

Top-hané, au-dessus du Bosphore radieux et de la mer de Marmara étincelante de lumière, vers les maisons peintes et les grands ombrages du cimetière de Scutari, vers les îles des Princes et vers la côte d'Asie, que dominent au loin les cimes neigeuses de l'Olympe de Brousse.

Dans un livre charmant récemment publié sur *les Peintres du Bosphore au dix-huitième siècle*, M. Boppe a dit, avec infiniment de grâce, tout ce que nous apprennent, sur cette Constantinople d'autrefois, ces maîtres trop peu connus, qui ont véritablement révélé à la France du dix-huitième siècle le charme exotique de l'Orient. Albert Vandal, d'autre part, dans des livres admirables, a évoqué à plusieurs reprises, en racontant les ambassades d'un Villeneuve ou d'un Nointel, le spectacle mouvant et délicieux qu'offrait la Constantinople du dix-septième et du dix-huitième siècle, la Constantinople pittoresque et charmante, qui fut celle des grands sultans d'autrefois. Et de cette Constantinople morte il nous est parvenu quelques tableaux merveilleux.

Ouvrons, par exemple, le Journal de cet Antoine Galland, dont je parlais tout à l'heure, pour y lire la description de cette « marche du sultan », de ce cortège prodigieux, où se